

CULTURE

Kyriakos Kalaitzidis, un musicien à la recherche de la mémoire orientale de la Grèce

L'oudiste et son ensemble En Chordais jouent, samedi 11 décembre, à la Philharmonie de Paris dans le cadre d'un programme hellène.

Par Bruno Lesprit

Publié aujourd'hui à 10h32, mis à jour à 11h32 · Lecture 5 min.

Article réservé aux abonnés



L'oudiste Kyriakos Kalaitzidis, en 2017, au Rialto World Music Festival, à Limassol (Chypre). FOTEINI KALAITZIDOU

L'avantage des célébrations officielles, ici le bicentenaire de l'indépendance d'une Grèce soutenue par la France, est de prêter l'occasion à des programmes culturels hors des sentiers battus. La Philharmonie de Paris prend ainsi le relais du Louvre – qui présente, jusqu'au 7 février 2022, l'exposition « Paris-Athènes. Naissance de la Grèce moderne 1675-1919 » – avec un week-end de musique hellène offrant, loin du sirtaki artificiel de Zorba, de découvrir toute la richesse de ce patrimoine vivant, d'Épire à l'Asie Mineure, de Thessalonique à la Crète.

« Chaque île a sa propre tradition musicale, et il y a cinquante ans les musiciens d'un village ne trouvaient pas de boulot dans un autre, car le répertoire et la manière de le jouer étaient complètement différents », rappelle Kyriakos Kalaitzidis pour illustrer cette diversité. La grande salle Pierre Boulez et la soirée du samedi 11 décembre sont réservées à ce musicien et chercheur qui incarne une libre modernité ancrée dans la tradition. Avec son ensemble En Chordais, l'oudiste a bâti un programme autour du thème du déracinement à partir de son remarquable album *Exil-Exile* (Buda Musique/Socadisc, 2019), des compositions originales puisant dans une grande variété de patrimoines.

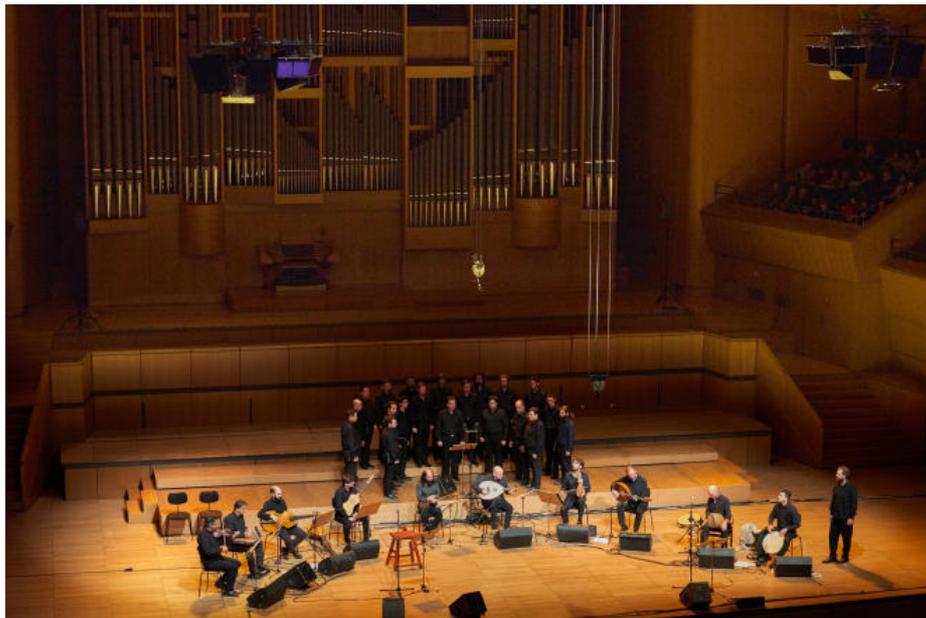
L'occasion de distinguer la lyre de Constantinople de celle du Pontos – en l'absence de celles de Crète, du Dodécannèse, de Thrace et de Macédoine –, de se familiariser avec le qanun (cithare) ou le toumperleki (tambour). Au luth iconique qu'est le bouzouki sont toutefois associés des instruments plus universels, violon et piano, guitare, clarinette et viole de gambe. Parmi les quinze participants, une femme qui a connu l'exil à Paris, Maria Farantouri, pour avoir été la voix des chansons protestataires de Mikis Theodorakis contre la dictature militaire (1967-1974). Le compositeur de la bande originale de *Zorba le Grec*, mort le 2 septembre, fut quant à lui déporté dans son propre pays en tant que communiste.

« Histoire familiale »

« J'ai grandi dans une famille de réfugiés, de Cappadoce [Turquie] du côté de ma mère et du Pontos [rives de la mer Noire] du côté de mon père, indique Kyriakos Kalaitzidis, 52 ans. Mes grands-parents ont connu l'expérience de l'exil, ils ont dû quitter leur maison et parcourir des centaines de kilomètres pour venir s'installer en Grèce [dans les transferts forcés de populations prévus par le traité de Lausanne de 1923]. J'ai voulu raconter cette histoire familiale avec ma musique. Comme ces situations se répètent aujourd'hui en Méditerranée, j'ai voulu aussi réfléchir au dommage métaphysique qu'est l'exil – qui sommes-nous ? que faisons-nous ? où allons-nous ? – et le traduire par des variations musicales. »

Kyriakos Kalaitzidis, compositeur : « Comme musicologue, je suis dévoué à la préservation de l'authenticité des musiques traditionnelles »

L'odyssée d'Exil va donc bien au-delà de la mer Egée, car « la musique grecque inclut tous les lieux où les Grecs ont été actifs historiquement, comme Istanbul, Izmir, le Pontos ou le sud de l'Italie ». « Depuis une quinzaine d'années, on observe un rapprochement des musiciens grecs traditionnels avec les musiques du Proche-Orient et même de l'Inde, constate Alain Weber, le conseiller pour les musiques du monde à la Philharmonie qui a conçu ce programme grec. Kyriakos s'inscrit dans ce courant-là qui jette un pont entre l'Occident et l'Orient, en montrant qu'on retrouve souvent les racines de la musique grecque dans les musiques orientales, perses et turques, une démarche qui est aussi celle de Ross Daly », musicien irlandais établi en Crète et spécialiste de la lyre insulaire.



L'oudiste Kyriakos Kalaitzidis (au centre) et son ensemble En Chordais, en 2014, au Athens Concert Hall. VANIAS XYDAS

Né et ayant grandi à Thessalonique, Kyriakos Kalaitzidis a fait à 18 ans le choix d'un instrument identifié aux mondes arabe et ottoman, avant de devenir le spécialiste de la musique profane postbyzantine. Sa thèse de doctorat, traduite en anglais, comporte 400 pages autour de manuscrits en notation byzantine qu'il a dénichés dans des monastères et des bibliothèques en Grèce, à Bucarest, Istanbul et Ankara. « Un système proche de la sténographie », qu'il continue de transcrire, à raison de soixante heures de travail par page. « Comme musicologue, je suis dévoué à la préservation de l'authenticité des musiques traditionnelles, mais comme compositeur, j'utilise un langage personnel et ne demande pas l'autorisation d'utiliser le piano », distingue-t-il.

Rebétiko et rock 'n' roll

Le gamin aimait se rendre à l'église avec ses parents pour la beauté des chants orthodoxes. L'ado se met progressivement à la théorie musicale tout en jouant sur sa guitare classique ce qui lui fait envie, « le répertoire latino-américain de Villa-Lobos et Agustin Barrios Mangoré, du rebétiko [le blues urbain des Grecs expulsés d'Asie Mineure], Theodorakis, comme du rock 'n' roll ». Avec l'argent gagné sur un chantier de construction, il souhaite acheter un instrument, en ignorant encore lequel : « Je n'avais

pas très envie d'un bouzouki ou d'une guitare électrique. Et puis, en 1986, je suis allé dans le Pontos. Dans un magasin, j'ai essayé plusieurs instruments et l'oud m'a aussitôt plu, l'absence de frettes ne limitant pas les intervalles, contrairement à la guitare. » L'apprentissage a été accéléré car, à son retour en Grèce, il rencontre sa future femme et se présente comme oudiste pour l'impressionner. « Il a bien fallu alors que je m'y mette ! Pendant deux ans, je n'ai fait que ça. »

Kyriakos Kalaitzidis : « La musique byzantine m'était familière, c'est le langage de ma mère transposé en musique »

Cette acquisition détermine son destin : « La tradition de l'oud était rompue en Grèce car le gouvernement l'assimilait à la Turquie. On ne l'entendait plus à la radio. Mais la musique byzantine m'était familière, c'est le langage de ma mère transposé en musique. C'est pourquoi j'ai tout de suite aimé les musiques persane, arabe et ottomane, le langage modal. C'est le langage commun de la partie orientale de l'Europe – Roumains, Bulgares ou Serbes – et de la Méditerranée. » Quant à la musique démotique (populaire), censée refléter « l'âme grecque » dans des campagnes qui n'auraient pas été corrompues par l'urbanisation, « elle s'est maintenue essentiellement pour les mariages et les fêtes après la seconde guerre mondiale », rappelle Kyriakos Kalaitzidis, avant d'être « associée à la dictature comme ce fut le cas du fado au Portugal avec les trois F [en ajoutant Fatima et le football] ».

Sa génération l'aura redécouverte à la fin des années 1980 « comme un style musical à écouter au disque et dans les salles de concerts alors qu'elle continue d'exister aujourd'hui avec les fêtes dansantes de villages, par exemple pour la Saint-Nicolas ». Aujourd'hui, les adeptes de musique traditionnelle, observe-t-il avec amusement, obéissent à deux profils bien typés, « les croyants pratiquants d'un côté, l'ultra-gauche jusqu'aux anarchistes de l'autre... Il faut les voir tous ensemble lors des concerts de clôture des conservatoires ! » L'histoire a séparé, la musique réunit.

A la Philharmonie, voix sacrées et chants de brigands

« Les musiques grecques sont souvent négligées alors qu'elle sont centrales dans le monde méditerranéen », déplore Alain Weber, conseiller pour les musiques du monde à la Philharmonie de Paris. En un week-end thématique, l'établissement répare cette omission avec un programme faisant voyager d'Épire (ensemble du clarinettiste Petroloukas Halkias) en Crète (Stelios Petrakis Quartet), vendredi 10 décembre, pour se concentrer le lendemain, avec le quatuor Béla, sur la modernité de Iannis Xenakis et Georges Aperghis. Le dimanche est logiquement réservé aux chants sacrés byzantins, mais aussi à ceux des klephtes, ces brigands montagnards célébrés comme des héros de la guerre d'indépendance. Les mythes antiques trouvent, eux, résonance au XIX^e siècle chez Beethoven (*Les Créatures de Prométhée*) ou Saint-Saëns (*Le Rouet d'Omphale*), interprétés par l'orchestre Padeloup.

¶ *Exil*, ensemble En Chordais et Kyriakos Kalaitzidis, grande salle Pierre Boulez, samedi 11 décembre à 20 h 30, Philharmonie de Paris. De 10 € à 35 €. Dans le cadre du Week-end Grèce, du 10 au 12 décembre.